

LAURENT TILLON

# ET SI ON ÉCOUTAIT LA NATURE ?



PAYOT

Même en ville, il est possible de se relier à la nature, de comprendre ce qu'elle nous dit et de bénéficier de ses indéniables pouvoirs. Dans les jardins, les parcs publics, les rues et les transports, la nature est partout. À l'aide d'anecdotes et de découvertes naturalistes, Laurent Tillon nous montre ici que l'intelligence écologique existe. Il nous rend attentifs aux plantes, aux arbres et aux fleurs, aux animaux, insectes ou oiseaux, et même au vent qui conditionne les migrations. Après tout, écouter la nature, n'est-ce pas aussi une manière de réapprendre à écouter l'autre ?

Laurent Tillon est chargé de mission en biodiversité à l'Office national des forêts, et siège au Conseil national de protection de la nature.





Laurent Tillon

**Et si on écoutait la nature ?**

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Illustration : © Anne-Lise Boutin

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018

ISBN : 978-2-228-92054-4



## INTRODUCTION

# L'appel de la forêt

Comme chaque année, cette rentrée de septembre est chaotique. Je coordonne des actions sur la biodiversité en forêts publiques partout en France à l'Office national des forêts, et à cette période, il reste encore des missions d'observation à réaliser (c'est la partie la plus sympa de mon travail), mais il faut aussi préparer les données acquises pour rédiger des bilans, tout en commençant à penser l'année suivante. Résultat : les échéances s'enchaînent, ma boîte e-mail déborde, le rythme s'accélère, et je reviens à peine de congés que je ressens comme un étouffement face à mon écran. Je perds en peu de temps le bénéfice du repos estival. J'ai besoin d'air. La forêt m'appelle. C'est le mois où elle donne sans compter. Des fruits par milliers à l'hectare, des champignons, des odeurs, etc. Et le brame du cerf ! C'est la saison des amours chez l'animal fétiche de nos anciens rois de France. Alors la tentation est grande, je pars un soir en forêt de Rambouillet (près de Paris) pour m'approcher de l'animal et me ressourcer, laissant derrière moi la modernité et la ville. Ça ne durera qu'une

soirée, mais je sais que ça va me permettre de me ressourcer en faisant le plein d'une nature encore sauvage.

### *Je m'enfonce dans la forêt*

Quand je gare la voiture, je me prépare à faire le vide pour entamer ma rencontre naturaliste. Il faut m'approcher de la lisière de forêt et de prairie, car, même si le soleil ne se couche que dans deux heures, les cerfs aiment sortir du bois avant si le lieu est calme. À partir de cet instant, je suis attentif au moindre signe. Surtout ne pas faire de bruit, ne pas faire craquer de branche morte au sol ni froisser les feuilles mortes, les animaux seraient alertés.

La dernière fois, j'avais mis des chaussettes trop fines. Résultat, mes pieds glissaient dans les bottes et je crissais à chaque pas. Erreur de débutant ! J'entends d'ailleurs un geai des chênes brailler plus loin, du haut d'un arbre. Cet oiseau est la sentinelle de la forêt, et il émet des cris qui portent loin dès qu'il détecte un intrus. Les autres animaux connaissent ces alertes et prennent leurs distances avec le secteur, pour éviter une mauvaise rencontre. Il semble que le dérangement vienne d'un bruit lointain, d'une voiture peut-être. Je peux donc continuer.

Arrivé en lisière de prairie, je m'adosse à un chêne pluricentenaire. L'objectif est d'abord de me poser pour m'imprégner du site. On verra après. En forêt, souvent, il n'y a pas besoin de s'interroger sur ce qu'il se passera dans une heure, dix minutes ou une minute. On se contente de vivre l'instant présent. De respirer, et ça fait du bien.

Le geai s'est calmé, très bonne chose. J'ai choisi cet accès à la prairie afin de tenir compte d'un facteur essentiel pour observer des animaux : le vent. Je suis arrivé par vent de travers dos, mais il souffle actuellement par le côté, et pousse mes odeurs en dehors de la zone de prairie que j'observe. De plus, la pluie de l'après-midi et des jours passés a suffisamment humidifié le sol pour que des odeurs de champignons remontent du sous-bois derrière moi, couvrant mon odeur. Normalement, je ne devrais pas être vu ni senti.

Le temps s'écoule sans qu'un cerf ou une biche ne montre son museau. Les gens croient qu'il n'y a pas de grands animaux en forêt de Rambouillet. Ces derniers ont en fait tendance à se réfugier là où ils sont tranquilles. Et la forêt, ouverte à tous, est parcourue dans tous les sens, tous les jours, repoussant les animaux qui cherchent eux aussi le calme. Le site où je suis a probablement été épargné de tout dérangement depuis plusieurs jours, ce qui va me profiter, j'en suis persuadé. Tant mieux.

### *La bête sauvage se fait entendre*

À peine suis-je sorti du spectacle offert par la nature que j'entends le premier raire, le « chant » du cerf en rut qui marque son territoire et qui appelle les femelles pour se reproduire. Je ne vois rien, mais je localise l'animal assez loin devant moi. Intelligent, il a probablement sélectionné une prairie riche en herbe comme place de brame. Les biches, qui ont dépensé beaucoup d'énergie pour allaiter leur jeune depuis avril, doivent maintenant

constituer quelques graisses pour préparer l'hiver. Les prairies herbeuses sont alors idéales et particulièrement appréciées. Les mâles les plus forts s'y installent car ils ont l'assurance d'y rencontrer des femelles devant venir s'y alimenter et avec lesquelles copuler.

Pour le moment, toujours rien en vue. J'entends de nombreux oiseaux, notamment des mésanges qui s'affolent sur ma gauche, dans les buissons de la lisière forestière. Ce sont des cris d'alarme, il est probable qu'un prédateur soit à proximité, en tout cas un animal pouvant leur poser un problème. Un rapace comme un faucon ou un épervier ? Une martre ou un renard ? Peu importe. La nature s'exprime enfin. Ou plutôt, je suis pleinement attentif, tous mes sens sont en alerte. C'est pour cette raison que je distingue ces petits événements, importants pour ces oiseaux. Je suis bien plus à l'écoute qu'en arrivant, c'est certain.

Cela fait maintenant une heure que je suis là, sans bouger, à seulement observer, écouter. Je comprends bien que les cerfs ne viendront pas jusqu'à moi. L'affût laisse place à une approche silencieuse vers l'animal qui brame au loin. Dans ce genre de situation, il faut avoir le regard partout : devant pour tenter de voir les animaux recherchés, sur les côtés pour détecter des mouvements possibles, par terre pour marcher aux bons endroits. Le sol humide va limiter le bruit : les feuilles sèches craquent sous les pas, même lents et discrets. Mouillées, les feuilles mortes s'affaissent en silence. Le maître mot pendant une approche, c'est la patience. Il faut prendre son temps, et s'arrêter chaque fois que nécessaire. Un mouvement détecté quelque part ? Surtout ne plus bouger.

Une odeur de cheval ? Cela veut dire qu'un cerf est passé là depuis très peu, car ils ont le même « parfum » ou presque. Ou alors un cerf est à proximité, et le vent a porté son odeur jusqu'à vous. Un bruit, lourd et massif ? Probablement un animal important, un cerf peut-être.

### *J'avance lentement*

À trois reprises, des odeurs de cheval, parfois fortes. Le cerf que je tente d'approcher continue à bramer. Il est sûrement bien entouré. Après quelques minutes de marche lente, j'estime que les raires émis régulièrement ne sont plus qu'à cent ou deux cents mètres. Ça devient fort. Mon cœur s'accélère. Chaque sens est mobilisé. Jusqu'à ce qu'une biche traverse l'allée sur laquelle je suis. Je me fige. En tournant la tête, entre les quelques troncs, je distingue une forme, deux... Ça bouge, ça se déplace.

Avec mes jumelles, j'aperçois quelques biches, dont une suivie de près par un animal plus massif, le cerf. Enfin, je le vois. Je les entends courir. Je repars vers l'avant, très doucement, presque délicatement. Après quelques pas, je surveille. Il y a un côté braconnier à la situation : mon objectif est de voir le cerf avec ses biches sans être vu et détecté. Mais je ne vais lui voler que ce moment. Il a été surpris dans son intimité, ne s'est rendu compte de rien. L'instant est magique. La nature est toute-puissante et pleine de vie.

*Comme si la nature savait*

Si je veux revenir à ces animaux, il faut qu'ils ne se doutent de rien. Il est essentiel de savoir s'éclipser à temps, pour ne pas être détecté, même si je resterais bien plus... jusqu'à être vu. Alors je recule cette fois, en les gardant en point de mire. Pas de fuite, tout va bien. Je me retourne et pars. Tranquillement. La joie que je ressens après ce type d'instant est indescriptible. Sur le chemin du retour, la nature me fait un dernier cadeau. Un groupe de sangliers farfouille dans les fougères. Les frondes de ces végétaux bougent dans tous les sens, les animaux en dessous. Eux m'ont senti mais pas localisé. Ils viennent droit sur moi et finalement bifurquent au dernier moment. L'un d'eux traverse juste devant moi et fait un détour rapide, surpris de me découvrir là. Je m'étais figé, je repars très vite pour ne pas les gêner.

La nature aura été généreuse. C'est notamment quand je suis le plus sensible, le plus à fleur de peau, fatigué, que ce genre de situation m'arrive en forêt, comme si, par expérience naturaliste peut-être ou parce que j'ai appris à le faire, je sais me connecter à la nature quand j'en ai besoin. Là, enfin, je me sens à ma place, je suis en phase avec moi-même et plus attentif à ce qui m'entoure. Et je rentre à Paris, tous les sens en éveil.



## La nature, entre ville et forêt

La première fois que je suis venu dans la mythique forêt de Tronçais d'origine royale et dont les principes de gestion actuels ont été mis en place par Colbert, on m'a invité à grimper dans un arbre pour vérifier si les frondaisons étaient utilisées par certaines espèces de mammifères. Après une ascension de trente-cinq mètres à l'aide d'une simple corde, je me suis retrouvé dans une position inconfortable à tenir les fines branches qui me maintenaient là-haut. J'avais l'espoir de profiter d'une vue imprenable avant la tombée de la nuit, mais le ciel couvert limitait la visibilité. Quand la pénombre s'est installée, l'arrivée d'une grande sauterelle verte *Tettigonia viridissima* a occupé tout l'espace acoustique, et il m'est devenu impossible d'entendre les chauves-souris que j'étais venu dénombrer.

Si je n'ai donc perçu aucun signal ultrasonore qui les caractérise habituellement, la descente de nuit dans le vide, en pleine forêt, apportait des sensations étranges et

agréables. Alors que je ne suis jamais rassuré en hauteur, je me sentais ici en sécurité, dans ce milieu à la fois dur – car les espèces ne se font pas forcément de cadeaux dans la lutte de l'espace pour prendre position au sein du fonctionnement écologique de l'écosystème –, mais aussi calme et reposant. Plus tard, nous sommes restaurés dans l'auberge au cœur de cette forêt.

Nous sommes une bonne dizaine à table. Tous des forestiers bons vivants, aimant les bonnes choses dans l'assiette et le verre. Parmi nous se trouvent deux entomologistes, c'est-à-dire des spécialistes des insectes. Le premier, Thierry Noblecourt, a mis en place un groupe de trente spécialistes des insectes parmi des forestiers qui entretiennent des triages, c'est-à-dire des secteurs regroupant plusieurs parcelles de forêt, mais ici organisés autour d'un laboratoire dédié à la compréhension des relations entre la forêt et les petites bêtes à six pattes. C'est une première en Europe ! Si ce laboratoire sert avant tout à concilier des enjeux considérés contradictoires, comme produire du bois et préserver la biodiversité forestière, il contribue aussi à améliorer les connaissances scientifiques. Rien qu'en 2016 et 2017, il a découvert douze nouvelles espèces d'insectes en France, une en Guadeloupe et en a décrit cinq jusque-là inconnues de la Science.

Le second, Fabien Soldati, est un expert de renommée internationale sur les insectes, membre de ce groupe de spécialistes forestiers. On considère qu'un bon entomologiste maîtrise environ mille à mille deux cents taxons, c'est-à-dire qu'il sait les identifier, qu'il connaît leurs liens de parenté avec d'autres espèces (on parle de taxonomie et de systématique), leur répartition, leur

écologie (les habitats où on les trouve), leur phénologie (les périodes pendant lesquelles on peut les rencontrer). Autant d'informations que peut en compter une encyclopédie. Or, ces personnes n'ont pas besoin de livres, d'ordinateurs ou de téléphones intelligents pour retrouver tous ces renseignements, ils les connaissent déjà. Fabien, lui, maîtrise environ cinq mille taxons.

Il se trouve justement en face de moi ce soir-là, et aussitôt le pain servi, il prend une bouchée qu'il s'apprête à avaler, mais s'arrête net. Une tache noire est visible dans la mie du pain. En y regardant de plus près, il se rend compte qu'il s'agit d'un insecte, un petit coléoptère – un petit scarabée, même si mes collègues entomologistes n'aiment pas qu'on résume le terme de coléoptère à un « simple » scarabée ! Le regardant faire, je trouve la situation amusante, car n'importe qui aurait crié au scandale. Lui, non ! « Oh, regarde, Thierry, il y a un *Tribolium castaneum* dans le pain ! » Les naturalistes ont cette fâcheuse tendance à parler en latin, mais cela permet de désigner une espèce sans laisser place à la confusion. Pour bien les connaître tous les deux, je sais qu'on va assister à un moment mémorable.

La maîtresse de maison, Caroline, entend l'exclamation de Fabien et s'approche. Thierry répond, amusé : « Ce petit machin-là ? Mais c'est vrai, tu as raison... » Caroline se penche et voit l'objet de l'attention de nos entomologistes. Confuse, elle reprend la corbeille : « La Maison vous prie de l'excuser, je vais vous changer le pain tout de suite, nous sommes désolés... » Formule à laquelle Fabien ne manque pas de répondre : « Surtout pas ! Votre pain est de la meilleure qualité possible. Je peux même vous dire qu'il est bio grâce à la présence de

cet insecte, même s'il est mort. Normal, il a cuit avec le pain ! D'où vient la farine ? Ça m'intéresse, c'est pour mettre un point de plus sur la carte de répartition de l'espèce... » Généralement, c'est à partir de ce moment-là que les gens des tables voisines nous regardent étrangement, et qu'ils ont tendance à suspecter le contenu de leur assiette (et ce soir-là, à écarter la corbeille de pain !). Et c'est aussi à partir de ce moment-là que les cuisines et les serveurs et serveuses nous regardent avec méfiance, probablement en croisant les doigts pour que cette tablée originale ne vienne pas gâcher la réputation du restaurant ! Afin de lever tout doute possible pour ceux que ça intéresse, j'ai gardé contact avec ces restaurateurs, que je suis heureux de compter parmi mes amis !

Venons-en à la présentation de *Tribolium castaneum*. Il s'agit d'un petit coléoptère de la famille des *Tenebrionidae*. À première vue, ça ressemble à un carabe ou une chrysomèle, une sorte de petit scarabée pour simplifier. Si cette famille compte vingt mille espèces dans le monde, celle-ci est cosmopolite et très abondante, vivant (entre autres denrées amylacées) dans la farine, mais à une seule condition : elle doit impérativement être bio ! La présence de cet individu bien vivant dans la farine de la corbeille à pain était donc la preuve de la qualité du pain servi. Enfin, un pain non empoisonné par de la farine traitée contre les insectes et les araignées. Ainsi, trouver ce coléoptère « cuit » dans son pain est bon signe. Et plus globalement, y trouver des insectes « cuits » démontre que la farine utilisée est de qualité et non traitée. C'est alors une bonne nouvelle.

### *Ruraux et citadins*

Notre société a peut-être trop tendance à opposer le citadin au rural, du moins sur le sujet environnemental. Même dans l'assiette. Or, les forestiers que je côtoie au quotidien ont pour ligne de conduite de devoir intégrer et concilier tous les enjeux quand ils gèrent une forêt. Biodiversité, production de bois, accueil du public, protection de la qualité de l'eau ou des sites historiques et archéologiques. La liste est longue. Mais la curiosité et l'envie de répondre à l'ensemble des enjeux de société sur un même territoire animent leur façon de vivre leur métier. Et la contemplation alimente même les instants les plus inattendus, comme dans ce restaurant de la forêt de Tronçais.

En 2008, l'ONU annonçait qu'autant de gens vivaient dans les villes que dans les campagnes, posant un problème d'aménagement du territoire, et des inquiétudes sérieuses quant à notre capacité à produire suffisamment de nourriture pour tous les humains. À cause des observations concernant la diminution des pollinisateurs, certaines populations se demandent bien comment nous pourrions profiter encore d'une nourriture de qualité dans un avenir assez proche. Serait-elle alors réservée aux ruraux ? L'opposition commence là. Pourtant, quand il s'agit de nourriture, l'angle d'approche environnementale est souvent relatif à la qualité et à la provenance des produits. Deux mots d'ordre, dogmatiques pour certains, indispensables pour d'autres : réduire au maximum les pesticides et maîtriser l'origine des aliments, tout en limitant la distance entre eux et nos assiettes,

ce qui donne lieu à un prosélytisme alimentaire et environnemental largement relayé. Inutile donc de revenir dessus ici. Même si les approches sont interdépendantes, je préfère étudier mon assiette avec un angle écologique au sens scientifique du terme, en imaginant l'association des plantes et des animaux peuplant les écosystèmes où les aliments ont été produits, et la place qu'on leur a laissée, puis laisser mes sens s'imprégner des goûts, des textures et des odeurs montant jusqu'aux narines !

Je vis pour une partie de mon temps à Paris. Pour un naturaliste, Paris fait peur. Pourtant, je ne m'y perds pas, dans le sens où la nature se rappelle à moi, même dans les profondeurs du métro, aussi étonnant que cela puisse paraître. En ville, pas de nature ? Dans les grandes villes, comment imaginer qu'elle nous accompagne ? Que le sauvage s'immisce dans notre quotidien ? Qu'il est possible d'être à l'écoute de ce qui nous entoure et de voir notre environnement urbain autrement ? Que l'on peut renouer avec nos sens pour mieux comprendre la nature et peut-être mieux s'écouter soi-même ?

Il suffit pourtant de mettre le nez dehors ou à une fenêtre pour apercevoir un goéland ou des martinets noirs voler dans le ciel parisien. Dans la rue, des plantes s'immiscent entre des dalles de bitume pourtant destinées à aseptiser la rue dans un environnement « sécurisé ». Parfois, des petites bêtes sortent d'une fissure dans le caniveau, mais rares sont ceux qui s'en aperçoivent. La nature est partout, il suffit de la chercher un peu, d'y être attentif. Pour ma part, en ville, j'ai un réflexe : je cherche la couleur verte. C'est là que tout commence. Et il y en a du vert. Presque partout.

### *Génération sacrifiées ?*

Comme beaucoup, j'ai la malchance d'appartenir à une génération dont l'environnement aurait été détruit. Quand j'étais enfant, les spécialistes de la nature – des gens que j'accompagnais dans les champs et que je considérais comme des chasseurs-cueilleurs – me disaient continuellement et avec nostalgie que l'évolution de notre société, la mécanisation, l'arrivée de la chimie dite moderne, l'industrialisation d'une partie de la nature, la mondialisation avaient eu la peau de la nature.

Enfants, ils avaient eu la chance de voir les paysages qui les entouraient alors bien plus riches et préservés. Ils les ont vus se dégrader, impuissants. Difficile de grandir et de se construire avec un tel discours. C'est pourtant une réalité : alors qu'on dénombrait des centaines de perdrix grises dans les grandes cultures beauceronnes après la Seconde Guerre mondiale, il devient impossible d'en croiser une seule depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle, même en parcourant des centaines d'hectares. Cette espèce est pourtant le symbole des grandes plaines céréalières de Beauce. Les rares qu'on aperçoit aujourd'hui sont généralement issues de l'élevage. Signe d'une société qui a perdu le sens des réalités ? Qui s'est abîmée dans un système artificialisé à outrance en oubliant sa dépendance à la terre et à la ruralité ?

Aujourd'hui, les maladies comme le cancer touchent toutes les familles, tous les milieux sociaux. Beaucoup pensent ou ont démontré les liens entre le déclin de notre santé et la dégradation de l'environnement<sup>1</sup>. Ces

dernières années, on a suffisamment parlé du dérèglement du climat et des effets induits catastrophiques, pour ne pas dire cataclysmiques, pour éviter de s'appesantir sur le sujet. Alors, oui, la situation actuelle n'est pas rose pour l'avenir de notre environnement et de la biodiversité, et donc pour le nôtre. Pourtant, peut-on continuer à avancer continuellement en réaction à ce qui ne va pas ? Peut-on continuer à porter un discours avant tout alarmiste et anxigène aux générations qui nous suivent, à celles qui arrivent ?

### *La loi de la nature*

Le fatalisme m'agace, m'exaspère. Il me semble que grandir sans lueur d'espoir est désastreux. La difficulté ou l'impossibilité de concevoir un avenir radieux, proposant un peu de confort (on en réclame tous) et pourvoyeur d'emplois, dans la cité où j'ai grandi dans les années 1980 a été fatale à de nombreux jeunes que je côtoyais. Sans espoir, pas de vie ! C'est assez simple à constater. Le comprendre, c'est autre chose.

C'est d'ailleurs ce que l'observation de la nature nous apprend. Face au danger, au prédateur, à la maladie, un individu dans la nature met toute l'énergie possible pour assurer si possible sa survie, sinon celle de son espèce, car il conserve continuellement l'espoir de s'en sortir. Quand son espoir disparaît, il meurt. C'est la loi de la nature. Doit-on pour autant abandonner l'idée qu'on peut tous s'en sortir, ensemble ? C'est une vision optimiste que je veux porter. Où que l'on soit, on peut avoir un regard positif et vouloir faire évoluer

les choses. On peut regarder ce qui nous entoure et reproduire le schéma de ce que l'on observe dans la nature.

### *Les passereaux du parc Monceau*

En ville, il peut paraître étonnant de se pencher au-dessus d'une pelouse pour observer ce qui se passe. Et pourtant... Prenons le cas du parc Monceau à Paris où j'adore observer la nature qui se cache au cœur de la capitale française. Ce parc de plus de huit hectares est composé de pelouses, d'arbres et d'espaces joliment fleuris. Quelques allées le traversent de part en part. Il suffit de se mettre sur un banc et d'observer. Au printemps, on arrive à entendre des oiseaux malgré le bruit des voitures au loin.

Dans certains arbres, on peut voir des passereaux réaliser des allées et venues pour alimenter leurs jeunes. Les fleurs nous apportent un spectacle resplendissant, tout au long de l'année. Aux derniers jours ensoleillés de l'automne, on trouve encore des fleurs, mais on sent que la saison « vivante » touche à sa fin. Les feuilles des arbres prennent doucement des teintes orangées ou bronzées. L'automne fait son œuvre et la végétation entre doucement en dormance. Au sol, les insectes sont pourtant encore légion.

Entre les pavés du caniveau, des petites fourmis noires, des *Lasius niger*, profitent des quelques miettes oubliées par des passants pour les rapporter à leur nid se trouvant en limite de la pelouse. Plus loin, des bacs en bois accueillent un jardin potager sur une petite surface

depuis la fin de l'été. C'était le cas en 2017. On y trouve des fleurs, des pieds de tomates, des artichauts, d'autres plantes encore. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir sur les artichauts un élevage de pucerons soutirant la sève de la plante, qu'ils ingéraient pour produire du miellat riche en sucre. Des *Lasius emarginatus*, petites fourmis bicolores rouge et noir, en profitaient pour soutirer ce miellat de ces pucerons esclaves et le rapporter dans leur nid. Pourtant, ce bac potager était installé sur l'allée centrale du parc, peu propice à l'accueil des insectes et de la biodiversité à première vue. Les fourmis ont cependant trouvé cette manne, et y ont apporté leurs pucerons esclaves pour les mettre au travail forcé. Après leur collation, elles rentrent au nid en une procession discrète au milieu des passants.

### *Des organismes hexapodes*

Plus loin, au pied des arbres, sur la terre ferme, je regarde de près. Un bâtonnet couleur terre bouge un peu. Il mesure à peine deux millimètres de long, il faut vraiment se pencher. Un second se déplace un peu juste à côté, puis un autre. Ils sont nombreux finalement. Il s'agit de collemboles, des organismes hexapodes – donc à six pattes, mais qui ne sont pas vraiment des insectes, ni des crustacés non plus. Sur le plan systématique, ils sont entre les deux. Peu importe, ils jouent un rôle clé dans l'écosystème, car ils sont saprophages, autrement dit détritivores. C'est-à-dire qu'ils recyclent la matière organique (champignons, débris végétaux, bactéries et algues) et libèrent des nutriments tels l'azote,

le phosphore ou le potassium, qui seront réutilisés par les végétaux. Ils assurent ainsi le recyclage indispensable de la matière. Sans eux, pas d'aliments pour les végétaux, pas d'arbres pouvant pousser, sauf à grand renfort d'apports artificiels très réguliers de nutriments. Sur un seul mètre carré de sol forestier, on peut en dénombrer des milliers. Des observations plus poussées de ce parc permettent d'identifier aussi la présence de petits mammifères, de bourdons, d'abeilles, de tipules (ces insectes très fins à grandes pattes et grandes ailes ressemblant à des moustiques, qui ne piquent pas), de papillons, d'escargots. Un petit écosystème isolé au milieu du béton. Autant d'espèces favorisant un ressourcement. Au cœur de Paris.

Même dans les endroits les plus hermétiques à la nature à première vue, des espèces s'installent. Quand on voit l'Arc de Triomphe, on pense au 14 Juillet, au Soldat inconnu, au Tour de France, à l'avenue des Champs-Élysées. Pourtant, même là, la nature s'est trouvée une petite place. Au printemps 2017, je suis monté en famille en haut de ce monument pour observer Paris et ses environs. Le spectacle vaut le détour. La plupart des visiteurs regardaient les grandes avenues et monuments parisiens alors que je recherchais plutôt les espaces boisés, les parcs ou les forêts qui bordent Paris. Je vous le disais, c'est le vert qui m'attire. En redescendant, au pied d'un des quatre piliers, c'est un petit groupe bien inoffensif de *Lasius emarginatus*, encore cette petite fourmi, qui s'est installé dans une étroite fissure entre le pilier et les pavés. Rien ne peut les arrêter. La nature a sa place avec nous.

Prenons le cas de deux oiseaux, l'un typique des forêts, l'autre des grandes falaises et des espaces sauvages. Un couple de pics mar *Dendrocopus medius*, un oiseau qui fore des cavités dans les arbres pour nicher, a été découvert dans le parc des Buttes-Chaumont, dans un quartier particulièrement urbanisé et dense de Paris, en 2008. Qui aurait pu s'y attendre ? Cet oiseau vit habituellement dans les grosses branches des grands chênes forestiers. Alors qu'il était encore rare il y a cinquante ans, ses populations (tirant profit du vieillissement de certaines forêts) ont progressé en Europe. Impossible de savoir comment ces oiseaux sont arrivés là, compte tenu de l'environnement très urbain de ce parc. L'autre espèce est le faucon pèlerin *Falco peregrinus*. Cet oiseau a besoin de grandes falaises pour nicher à l'abri des risques de prédation, mais aussi pour faciliter son envol, particulièrement rapide. Alors que la femelle reste avec ses jeunes sur son nid, le mâle part à la chasse pour alimenter sa famille. Il repère une proie éventuelle et décolle, prend une trajectoire idéale, et se laisse glisser dans l'air en piqué à près de trois cents kilomètres à l'heure, ne laissant aucune chance à la proie. Cette vitesse estimée fait débat : elle oscillerait entre cent cinquante et quatre cents kilomètres à l'heure selon les spécialistes. Néanmoins, le faucon pèlerin reste l'oiseau le plus rapide de la planète.

Un record absolu de vitesse dans le monde animal. En ville, les pigeons sont des cibles privilégiées, et constituent une ressource abondante propice à l'installation du rapace. En 2011, un premier couple s'est installé au sommet de la grande cheminée de chauffage urbain de Beaugrenelle, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Un

autre couple a élu domicile sur la façade de la basilique Notre-Dame-de-Lourdes à Nancy, un autre encore sur la célèbre Notre-Dame de Paris. En levant le nez pour apprécier ces œuvres architecturales, soyez attentifs aux oiseaux qui pourraient ponctuer le ciel de leurs cabrioles aériennes, symboles d'une conquête de l'espace urbain par la nature.

Dans n'importe quelle ville, chaque matin de printemps, c'est un ballet mélodieux et sauvage qui réveille les citadins s'ils savent les écouter, et non les voitures. En tout cas, dans de nombreux quartiers. À Paris, les merles noirs et les grives musiciennes ou drains peuvent ainsi s'approprier la plus grande cheminée d'un quartier pour faire valoir, eux aussi, leur droit au logement. En passant, leurs chants, dont ils nous font profiter dès cinq heures du matin avant le bruit des voitures, indiquent aux femelles du quartier qu'ils sont les plus beaux et les plus forts.

### *Dans les parcs urbains*

Même la nuit, le moindre groupe d'arbres abrite de la biodiversité. Professionnellement, j'ai dû réaliser un inventaire des chauves-souris des bois de Boulogne et de Vincennes dans le courant des années 2000. Grands bouquets de plusieurs centaines d'hectares. On dénombre officiellement trente-quatre espèces de chauves-souris en France et vingt en Île-de-France. J'ai trouvé cinq espèces dans le bois de Vincennes, et neuf au bois de Boulogne, soit près de la moitié des espèces de la région, même si ces bois sont totalement isolés des autres espaces

naturels au sein d'un maillage paysager particulièrement urbanisé au cœur de la région parisienne.

Depuis, le Muséum national d'histoire naturelle a découvert une nouvelle espèce dans le bois de Vincennes, pourtant considérée comme très rare dans le Nord de la France, le petit rhinolophe *Rhinolophus hipposideros*. Une onzième espèce pour Paris, migratrice celle-ci, a été découverte récemment sur le parvis de Notre-Dame, la sérotine bicolore *Vespertilio murinus*. Un tiers des espèces métropolitaines de chauves-souris, des espèces en haut de la chaîne alimentaire et indicatrices de la qualité de notre environnement, vivent dans Paris. Je n'y croyais pas avant de le constater moi-même.

Lors de mes déplacements pour réaliser l'inventaire de ces espèces, j'ai pu voir des chouettes, des rongeurs, des renards, des fouines et des hérissons se balader dans ces bois et évoluer en toute quiétude, malgré la population humaine toujours présente, même la nuit. Au sujet des coléoptères vivant dans le bois mort et sénescents, on parle cette fois d'insectes saproxyliques. Là encore, que de surprises, quatre cents espèces de coléoptères ont été découvertes sur les deux bois, soit trois cents dans chacun d'eux.

Le bois de Vincennes a été rasé sous Napoléon I<sup>er</sup> afin d'en faire un terrain de manœuvres militaires. Ainsi, dans la vie de cet espace, les espèces liées aux arbres ont été confrontées à une coupure temporelle ne leur permettant pas de trouver un refuge suffisant le temps que le bois soit replanté quelques années plus tard, le projet militaire ayant été abandonné. Même s'ils volent, ils se dispersent peu et vont généralement à moins de cent

mètres de distance. Ainsi beaucoup d'espèces initialement présentes ont disparu.

L'urbanisation galopante du xx<sup>e</sup> siècle a fini d'isoler le bois des autres systèmes arborés qui auraient pu l'alimenter en insectes saproxyliques. En comparaison, le bois de Boulogne n'a jamais connu cette coupure temporelle et a conservé sa richesse spécifique d'origine. Sa biodiversité saproxylique est donc probablement intacte et exceptionnelle pour ce secteur de la région parisienne. Pourtant, ces insectes révèlent une biodiversité similaire aujourd'hui. Les bois et parcs urbains enclavés dans les grandes villes constituent des réservoirs essentiels pour la biodiversité. Un collègue a le même type de résultats dans d'autres grandes villes comme Bordeaux, où les arbres du parc Bordelais et du jardin de la Visitation ont plus de deux cent cinquante ans, et sont donc l'héritage d'une vieille forêt qui a été absorbée par la ville.

Ainsi, à Paris, on dénombre environ deux mille espèces animales et végétales différentes, profitant notamment des bois de Vincennes et de Boulogne, de près de cinq cents parcs et jardins et de plus de cent mille arbres d'alignement. Le cimetière du Père-Lachaise est même considéré comme un vrai refuge pour la biodiversité, avec ses multiples arbres, arbustes et fleurs propices à nourrir les insectes pollinisateurs. C'est aussi le cas à Lyon, où le cimetière de Loyasse abrite plus de soixante espèces de vertébrés, oiseaux, mammifères ou reptiles, complétant ainsi les quatre cents hectares de parcs et jardins de la ville. Même chose dans les autres grandes métropoles – des inventaires le démontrent pour les villes de Marseille, Bordeaux, Toulouse, Rennes, Strasbourg ou encore Lille. Partout, on peut rencontrer

une multitude d'espèces rappelant au citadin que la nature s'invite même en ville. Ou plutôt, que les villes se sont octroyées des espaces normalement dédiés à un territoire naturel qu'il convient de considérer, tant pour notre bien-être que pour le bon fonctionnement de nos espaces urbains.

Pour terminer cet aperçu naturaliste de la biodiversité qui nous entoure, notamment en ville, je me souviens d'une promenade dans le Jardin d'acclimatation, au nord du bois de Boulogne dans l'Ouest parisien. Au détour d'une petite allée, j'ai aperçu sous un buisson, à quelques mètres seulement de gens qui se promenaient et d'un pédalo voguant sur une petite rivière artificielle, un écureuil roux posé tranquillement sur un tronc, en train de décortiquer un morceau de bois, probablement pour en sortir des vers. Rien ne semblait pouvoir le déranger. Surtout pas les promeneurs, dont la plupart passaient juste à côté de lui sans y prêter la moindre attention. Rares sont les personnes qui regardent vraiment la nature. On s'y glisse par envie, par besoin, par confort, on se laisse porter par un bruit, ou un chant plutôt, par une odeur, par des sensations chaleureuses, on profite de la douceur de l'herbe sur laquelle on s'allonge, sans pour autant observer ce qui nous entoure.

### *Observer et écouter*

Personne ne m'a jamais dit qu'il se sentait moins bien après un temps passé en pleine nature, dans un parc ou en forêt. C'est plutôt l'inverse et certains s'y réfugient lors de séances de sylvothérapie aux vertus bienfaitrices.

Mais pourquoi ? C'est en pleine nature qu'on retrouve une relation authentique avec ce qui nous entoure, même avec soi-même. On y est tous égaux, quels que soient ses soucis ou ses origines sociales. Personnellement, chaque moment en forêt m'apporte une aide quotidienne, et je retrouve des sensations m'invitant parfois à la contemplation ou à l'action.

Les spécialistes de la nature dressent un constat alarmant, tant sur le volet climatique que sur la biodiversité. En effet, de nombreux voyants sont au rouge. Faut-il pour autant assommer les gens uniquement avec un discours moralisateur ? Je crains qu'il ne soit délétère, tant les enjeux sont globaux et inaccessibles pour l'individu moyen. Je souhaite proposer une nouvelle approche remplaçant l'opposition constante entre les différents enjeux par une vision plus optimiste et une lecture de la nature et de l'environnement comme un verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide, où il est largement possible d'agir, à notre échelle.

La nature est belle, et je désire partager l'expérience que j'en ai. Faire prendre conscience de tout ce qui nous entoure et de ce qui se passe au fil des saisons dans les arbres, au-dessus de nous, lors de nos balades en forêt. L'objectif de cet ouvrage est aussi de fournir quelques clés pour mieux comprendre la nature et ouvrir nos sens à une meilleure écoute et observation de la biodiversité. En ouvrant ses sens à la nature, on améliore clairement son sentiment de bien-être, et on gagne en écoute des autres.





## Extravagances arboricoles

**F**orêt de Rambouillet, juillet 2003. La chaleur caniculaire est accablante. Je dois grimper dans un hêtre en bord de chemin pour visiter une fissure à quinze mètres de hauteur, la mesurer et voir si des chauves-souris ne s'y sont pas installées. Évitant le milieu d'après-midi pendant lequel le mercure grimpe à près de quarante degrés Celsius, je m'équipe en soirée et me positionne devant la cavité arboricole. Cette fissure raconte une histoire.

À huit mètres de haut, l'arbre a formé une fourche, c'est-à-dire que deux brins (ou troncs) principaux se sont séparés pour donner deux tiges différentes issues d'un même tronc, poussant vers le haut pour chercher la lumière. Pas de compétition ni d'entraide pour autant, un compromis d'entente cordiale s'installe entre ces deux tiges dont le but est d'obtenir un maximum d'énergie pour survivre puis perdurer le plus longtemps possible. Chaque brin a développé ses branches de part et d'autre de l'arbre. Mais l'un des brins s'est doté d'une

petite branche de dix centimètres de diamètre qui part latéralement pour chaparder un peu de lumière au sein des branches de l'autre tige. Cette branche a grossi au point de frotter contre l'autre, créant une blessure contre laquelle cette dernière a dû se battre. Le frottement a ouvert une brèche en raclant l'écorce, permettant à tout un tas de germes d'entrer pour attaquer le bois se trouvant dessous. L'arbre a probablement lutté et produit diverses toxines pour faire avorter ces tentatives d'agression externe.

Pendant un temps probablement long – plusieurs années –, la blessure est restée ouverte, jusqu'à ce que la seconde tige trouve une parade efficace. Elle a cicatrisé en formant un tissu bien vivant, et son écorce a commencé à recouvrir en partie cette branche traîtresse. Bloquée dans sa prison cellulosique, la blessure s'est calmée et progressivement refermée en haut, formant alors une simple fissure accessible par le bas, dont l'ouverture est limitée à moins de deux centimètres pour une longueur d'ouverture d'une vingtaine de centimètres. De près, l'accès est quand même limité, même si la profondeur mesurée dépasse les dix centimètres.

J'introduis ma fibre optique pour examiner le fond de la cavité, sans grand espoir. Je ne vois rien. Mais en la ressortant, trois chauves-souris affolées par cette intrusion en profitent pour s'échapper. Ces pipistrelles, probablement de l'espèce *Pipistrellus pipistrellus*, étaient passées inaperçues malgré ma recherche minutieuse. Ainsi, ces deux éléments de l'arbre se sont disputé l'espace pendant un temps. Aujourd'hui, une fissure propose un gîte utilisable par des espèces cherchant à s'abriter sans risque d'être dérangées par un prédateur éventuel, tant

le site est difficile d'accès. C'était sans compter sur mon voyeurisme naturaliste. J'imagine maintenant que ce site sera encore utilisable pendant quelques années, jusqu'à ce que la tige principale ait totalement recouvert cette branche. La cavité intéressante pour les pipistrelles aura alors disparu.

### *Donner forme à un arbre*

Quand j'en regarde un, je ne vois pas seulement un « produit » végétal composé de bois ni un simple tableau offert à nos yeux ébahis. La nature est une artiste dont l'imagination est sans limites. Pour ma part, je l'examine pour identifier les éventuelles cavités dans lesquelles des animaux ont pu trouver refuge. Le nez en l'air, vous ne pouvez faire illusion : vous montrez un intérêt pour la forêt, pour des animaux volants, ou pour un arbre en particulier. Et celui-ci vous parle. Chacun interprète le paysage forestier, et chaque arbre nous apporte une part de poésie pouvant nous ramener à notre histoire personnelle. C'est notamment pour cela que je ne connais personne qui soit insensible à la nature, en particulier à la forêt. Pourtant, derrière chaque architecture, chaque forme particulière, il y a une histoire. Je regarde aussi sa forme, qui peut en dire long sur son histoire. Son passé et son avenir possible alimentent la poésie de l'instant présent, et mon imagination s'évade. J'aime imaginer l'histoire de chaque arbre : comment il a poussé, à quoi pouvaient bien ressembler les paysages de son « enfance », comment il a pu prendre place au

sein du peuplement forestier, en équilibre ou en compétition avec d'autres arbres.

Les arbres bas branchus sont légion en forêt de Rambouillet, comme dans de nombreuses forêts. Il s'agit souvent d'arbres dont le diamètre dépasse le mètre, peu hauts (de quinze à vingt mètres), alors que d'autres un peu moins gros les entourent pouvant monter jusqu'à plus de trente mètres. Paysage forestier étonnant qui laisse entrevoir une histoire particulière pour un arbre, cet individu qui a attiré notre attention.

Jusqu'à la Révolution française, la forêt de Rambouillet ne ressemblait pas du tout à celle d'aujourd'hui. Les habitants des villages exploitaient la forêt pour son bois, les arbres étaient généralement coupés à trente ans pour le chauffage. Quelques rescapés pouvaient néanmoins vieillir et intéressaient les populations parce qu'ils produisaient des graines permettant de nourrir certains bétails.

Des cochons étaient emmenés en automne en forêt pour qu'ils se nourrissent de glands riches en protéines leur permettant de s'engraisser avant l'hiver. Ainsi, les paysages ressemblaient plutôt à des landes boisées par endroits, les callunes et bruyères recouvrant de grandes surfaces dans lesquelles quelques grands arbres procuraient des fruits et de l'ombre salvatrice les journées estivales de forte chaleur, notamment le long des allées forestières. Ailleurs, des taillis étaient entretenus sous ces individus dits de futaie haute. Ainsi, ces arbres bas branchus ont grandi en pleine lumière. Jeunes, ils avaient accès aux rayons du soleil de tous les côtés. Un arbre grandit en hauteur parce qu'il doit faire face à une compétition acharnée avec ses voisins qui luttent pour

accéder aussi aux photons indispensables à la photosynthèse, donc à la production de sucres qui leur permettent de produire du bois. Et par les racines ils absorbent des nutriments de la part de champignons souterrains, les mycéliums.

S'il n'y a pas de voisins, aucune raison pour cet arbre de s'élever. Faire monter la sève dans un arbre coûte peu d'énergie, celle-ci s'élevant essentiellement par le jeu de l'évaporation de l'eau par les feuilles, attirant par simple capillarité les molécules d'eau qui suivent plus bas. Néanmoins, la progression de la sève reste lente, et la réaction de l'arbre face à une blessure est d'autant plus longue qu'il s'est élevé. De plus, les risques de blessures et de cassures à cause du vent par exemple sont d'autant plus importants que l'arbre est haut. Une stratégie lui permet de limiter les divers risques tout en réduisant les dépenses d'énergie. Il a produit un tronc de deux ou trois mètres de hauteur et construit de nombreuses branches latérales s'étalant tout autour du tronc. Parce qu'il s'est étalé, la place qu'il prend dans le paysage le protège d'une concurrence possible avec d'éventuels voisins.

### *Colbert et la sylviculture*

Un retour en arrière s'impose. Avant Louis XIV, toutes les ressources des forêts étaient surexploitées, sans aucun contrôle ou presque, mettant en danger la ressource en bois. À l'époque, le bois est l'une des ressources indispensables quand on rêve d'expansion territoriale, surtout par la mer. Parce que son roi avait des

envies de grandeur, et voulait s'offrir des capacités militaires à l'aide d'une flotte plus que respectable, Colbert avait voulu régir la façon de gérer les forêts, pour favoriser la constitution d'arbres notamment utilisables pour construire les bateaux. Il a donc imaginé une sylviculture, nom donné à la science de la gestion forestière, permettant de produire des arbres utiles à la construction de bateaux de guerre pour les futurs rois. Cette sylviculture est dite de futaie régulière, favorisant la pousse de grands chênes serrés les uns contre les autres. Mais il faut du temps pour obtenir un arbre de gros diamètre – au moins deux cents ans. Certains des arbres issus de cette période nous côtoient toujours.

Après la Révolution, la politique forestière a changé. Napoléon profite des efforts de Colbert en partie et la renforce, car la surface de forêts françaises est descendue à moins de quinze pour cent en métropole, à cause de l'exploitation de bois de chauffage, seule ressource face au froid à l'époque, des charbonnières, du pâturage, et de l'absence de politique forestière avant Louis XIV. Trente pour cent du territoire métropolitain sont aujourd'hui recouverts de forêts.

Napoléon lance les grands travaux, avec l'assèchement progressif du grand marais landais au profit de la plantation de pins. Dans les forêts de plaine, on met en place deux systèmes de gestion forestière, le taillis sous futaie permettant la croissance de grands arbres au-dessus de cépées exploitées pour le chauffage, et la futaie régulière qui favorise la croissance de grands arbres. Un peu plus tard, vers 1850, on plante des forêts sur des pans entiers de montagne pour fixer les sols et réduire les risques d'érosion pouvant englober des villages de

vallées. Avec le changement des orientations forestières et des modes de sylviculture, les paysages de nos forêts évoluent. Ainsi, nos arbres d'aujourd'hui sont issus de cette histoire.

Revenons à ceux dont la morphologie est si surprenante dans certaines de nos forêts. Rambouillet n'a pas fait exception. Dans ce contexte, notre bas branchu a un diamètre important, reflétant un certain âge. Il est probablement né vers la Révolution. À cette époque, parce qu'il a grandi dès son jeune âge dans une lande très ouverte, il a pu prendre un tel essor que l'étalement de son houppier a empêché d'autres arbres de le limiter. Il a conservé suffisamment d'espace pour que chaque branche continue à accéder à la lumière tant recherchée.

D'autres arbres avaient eux aussi pris de la place en s'étalant. Mais des voisins se sont installés. Plantés près d'eux, ils ont dû s'élever pour espérer accéder à la lumière. La course qui s'est alors mise en place entre chaque individu a limité l'arrivée des photons vers les arbres bas branchus. Leur étalement ne suffisait plus pour récupérer l'énergie indispensable. Le bout des branches qui poussaient latéralement a alors amorcé une croissance verticale. Les années passant, ces arbres ont adopté un port très particulier. Leur tronc reste petit, mais ils ont de nombreuses grosses branches aussi appelées charpentières qui s'élancent horizontalement de tous les côtés sur quelques mètres puis qui remontent sur près de quinze à vingt mètres pour que les feuilles accèdent à la lumière. On les reconnaît aisément en forêt. Entourés d'arbres vigoureux et élancés dont le diamètre est un peu plus faible, ils ont une forme de

chandelier à nombreuses « chandelles » réparties tout autour du tronc.

À l'inverse, d'autres arbres grandissent en devant faire face à la concurrence de leurs voisins. Dans leur jeune âge, nombreux sont ceux qui meurent naturellement à cause de la compétition engagée. Même si on parle parfois de solidarité entre les arbres, l'accès à la lumière reste un élément essentiel que chaque individu doit obtenir coûte que coûte. Quand un arbre se fait dépasser par ses voisins, si l'un d'eux a réussi à tendre une branche au-dessus de lui, alors son avenir est compromis. Il pourra végéter des années, des dizaines d'années, dans l'attente d'une ouverture. Il suffit qu'un coup de vent casse le concurrent voisin, et son heure peut venir. Mais ces événements sont rares, et alors les plus petits meurent. Les plus forts continuent progressivement à s'élancer vers le ciel.

Alors que les semis pouvaient être si nombreux qu'on comptait parfois près de cent jeunes arbres par mètre carré, la densité diminue et l'élimination s'exécute par le bas. Les dominants une fois adultes, notamment chez les chênes, ont un port typique des arbres ayant poussé dans une ambiance de peuplement forestier : grand tronc élancé, houppier ne représentant qu'un tiers de la hauteur de l'arbre avec des branches dirigées vers le haut et feuillage limité aux dix, voire aux cinq derniers mètres de l'arbre, pour constituer une cime étroite. Nos paysages forestiers actuels sont essentiellement composés de ces arbres. Quand certains d'entre eux sont mis en lumière après une coupe forestière ou une tempête, l'abondance de lumière entraîne une transformation physiologique majeure de l'arbre.

Pourquoi devoir monter la sève jusqu'à trente ou quarante mètres de hauteur, pourquoi mettre de l'énergie à produire de la matière en hauteur au risque de déséquilibrer l'arbre alors mis à plein-vent, alors qu'il lui est possible de développer des branches bien plus bas ? La partie vivante du tronc est limitée aux premiers centimètres sous l'écorce. Il est donc facile pour lui de développer des petites branches latérales le long du tronc pour offrir de nouvelles surfaces permettant de réaliser la photosynthèse. C'est ainsi que ces arbres présentent dans un premier temps un port particulier, avec les grosses branches dans le houppier et de nombreuses petites branches tout autour du tronc, sur toute sa hauteur, qu'on appelle des gourmands. Progressivement, si l'arbre reste en lumière, il est probable qu'il abandonne les branches du houppier pour investir sur les petites branches latérales. Est-il dépérissant ou moribond pour autant ? Pas du tout. Il est simplement économe et profite d'une nouvelle opportunité de limiter les risques de blessures à cause du vent tout en favorisant les échanges plus rapides entre son système racinaire et son feuillage. On découvre alors des arbres avec des grosses branches en hauteur dont beaucoup sont mortes ou peu fournies en feuillage, alors que des branches moins grosses se sont développées plus bas. On connaît ainsi plusieurs arbres d'ornement ayant ce faciès si particulier, avec une partie haute totalement desséchée et une partie basse encore bien vivante. Certains d'entre eux sont ainsi depuis plusieurs dizaines, voire plus de cent ans, et ont encore une belle vie devant eux.

### *Une forme étrange*

Dernièrement, un autre arbre m'a intéressé. Sa forme étrange était elle aussi la résultante d'une histoire, vraisemblablement traumatisante pour lui pendant un temps. Un hêtre a poussé normalement, il a grossi, lorsqu'une tempête a dû le tordre ou casser en partie son tronc à seulement un mètre du sol. Même si le bois a été en partie massacré et les tissus vivants abîmés, certains vaisseaux transportant la sève brute ou élaborée ont continué leur action.

Au fil du temps, les tissus ont cicatrisé autour de la blessure, permettant au tronc de continuer à vivre, mais en misant sur ses parties orientées vers le ciel, abandonnant une partie des tissus dirigés vers le sol. Trois gourmands, des jeunes branches, ont poussé sur ce tronc nouvellement horizontal à un, deux et trois mètres du coude formé par la pliure traumatique. Ces trois gourmands ont grandi verticalement pour accéder à la lumière.

Le hêtre était initialement adulte et avait pris sa place dans cette forêt. Ainsi, malgré la concurrence des voisins, ces brins recevaient encore la lumière du soleil. Mais ils ont dû rapidement se développer vers le haut, car les voisins ont profité du malaise de ce hêtre pour tenter de récupérer de la lumière si indispensable. La lutte acharnée a nécessité pour ce hêtre de mobiliser son énergie à la production de matière uniquement vers ces trois nouveaux brins, et la tige principale alors horizontale a été abandonnée. Les tissus s'y sont desséchés, et elle est morte. Au-delà du dernier brin bien vivant, la